

Je franchis une porte, un passage bizarre... Ce n'est pas une porte ordinaire, je crois que c'en est une entre deux vies. Ma tête est encore toute pleine de celle d'où on m'a arraché, mais je sais bien que c'est fini. Personne ne me l'a dit, mais je le sens.

Je suis dans un avion, un très gros avion. Même qu'il a fallu aller à Séoul pour le prendre. Séoul, c'est très, très grand. Ça doit être le centre du monde. Avant de monter dans l'avion, je l'ai vu qui brillait comme le soleil. J'étais énervé de savoir que j'allais monter dans le ciel là-dedans. J'étais content d'aller dans le ciel, mais maintenant c'est plus sombre. On dirait que dans ma tête aussi c'est plus sombre. J'entends le ronronnement des moteurs et, tout en dessous de moi, il y a mon ancienne vie qui s'en va. C'est un peu comme si j'étais mort. Une des femmes avec un drôle d'habit m'a dit qu'on traversait la moitié de la terre. Je sais bien qu'elle ne dit pas la vérité, on s'en va ailleurs. Mon cœur cogne fort dans ma poitrine.

Ça ne devrait pas pour un garçon, mais j'ai un peu peur.

Pourquoi est-ce qu'ils sont venus me chercher, moi? Qu'est-ce que j'ai fait? Des gens assez gentils, avec des habits propres de riches, sont venus à l'or-

phelinat, et ils m'ont dit que j'avais des parents qui m'attendaient dans un autre pays, loin. Je sais bien qu'ils ont menti, parce que mes parents sont morts, et, encore hier, les amis m'ont dit qu'on ne peut pas rejoindre les morts, même en avion.

Mais je me rends bien compte à présent que l'avion, il ne fait pas juste aller ailleurs. Je le sens, tout change. L'air devient comme plus sombre et il y a tous ces drôles de gens autour de moi. Ils ne sont pas méchants, je ne crois pas; quand ils me regardent, ils me sourient, mais c'est comme si ce n'était pas un vrai sourire. Ils doivent savoir quelque chose que je ne sais pas et personne ne veut rien me dire.

J'ai tellement peur que tout à l'heure j'ai un peu fait pipi dans mes culottes. Maintenant, ça me brûle les fesses et je voudrais bien que quelqu'un fasse quelque chose. Je vais crier un peu, peut-être qu'on va s'occuper de moi...

Elles sont là, avec leurs habits pareils et leurs sourires pas vrais. Elles se penchent vers moi, leurs têtes sont grosses comme des melons et elles veulent savoir pourquoi je crie. Elles me demandent si je veux du jus d'orange, de la limonade ou des gâteaux. Oui, je veux bien tout ça, mais je veux aussi changer de culotte. Et puis je veux qu'on me ramène chez moi. Je n'aime pas ça, ici.

J'ai du jus, du chocolat et des gâteaux. Je me goinfre et elles ne comprennent pas pourquoi je pleure encore. Je crois que ça commence à les énerver. Tant mieux, je veux qu'elles fassent quelque chose.

— Le malheureux, il a à peine cinq ans; il doit être fatigué, dit l'une aux autres.

Elle ne comprend rien! Il faut qu'elle le sache:

— Non, je ne suis pas fatigué! Je veux retourner chez moi. J'en ai marre d'ici!

— Mais justement, Yong\*, tu t'en vas chez toi. Il y a une belle maison et une gentille famille qui t'attendent. Ça va être formidable, tu vas voir.

— C'est pas vrai! C'est pas vrai! Mes parents, ils sont morts, et quand on est mort on devient une plante ou un animal. Et puis si jamais ils reviennent dans la vie comme des personnes, ils seront trop jeunes pour être mes parents. Je le sais, c'est Monsieur qui nous l'a dit. Monsieur, il ne ment jamais. Et puis Monsieur, il était triste de me voir partir, ça se voyait; alors il devait bien savoir que mes parents sont pas là où va l'avion. Je le sais, moi aussi!

Je crie encore plus fort, il faut qu'elles comprennent. Je veux retourner là-bas. Mes amis doivent déjà se demander où je suis. Je ne peux même pas leur raconter ce qui se passe. Ce serait bien l'avion si au moins, après, je pouvais leur raconter ce que c'est, mais si après je suis ailleurs et que je ne peux les voir, à quoi ça sert?

— Arrête de crier, me dit l'une, il y a des gens qui dorment et d'autres qui veulent dormir...

— Je m'en fiche! Je veux qu'on me ramène.

Celle qui a beaucoup de rouge sur les joues se penche un peu plus vers moi et me fait un de ces grands sourires comme il y en a sur les grands panneaux réclame dans le centre-ville. Les panneaux dont Monsieur a toujours dit que c'était des mensonges pour faire vendre des produits dont on n'a pas besoin. Qu'est-ce qu'elle veut me vendre, celle-là?

— Tu ne te rends pas compte de la chance que tu as? Tous tes amis restent à l'orphelinat où il n'y a

---

\* Yong en coréen signifie dragon. La croyance populaire veut qu'une femme qui rêve de dragon pendant sa grossesse engendre un enfant doué de qualités artistiques.

presque pas à manger, où il n'y a personne pour les aimer, et toi, tu vas avoir tout ça...

— Je vous crois pas! Et puis c'est pas vrai qu'il n'y a personne qui vous aime à l'orphelinat, on s'aime tous. On est comme une grande famille.

— Attends au moins de savoir ce qu'il y a pour toi avant de rouspéter...

— Non! Je veux retourner chez moi. Et puis j'ai les fesses qui me brûlent! Tu comprends rien, tiens!

Je lui ai donné un coup de pied sur la jambe. Elle me regarde comme si elle était surprise, la bouche grande ouverte. Elle ne s'y attendait pas, ça lui apprendra à me raconter des mensonges. Quand je vais raconter ça aux amis, ils vont bien rire... Mais c'est vrai, au fait! à qui je vais le raconter? Ils m'emmènent trop loin des autres, on dirait que ça fait des jours que je suis dans cet avion, je ne pourrai jamais revenir...

L'avion n'arrête pas de ronronner. Comme un gros chat. Je me sens tout plein de ce que je quitte. J'ai beaucoup plus envie de pleurer que de crier maintenant. C'est vrai qu'il n'y avait pas beaucoup à manger chez nous, mais Monsieur, il s'arrangeait tout le temps pour nous donner des biscuits secs. Pourquoi tout me paraît déjà comme dans un rêve qui s'en va? Un joli rêve qu'on ne veut pas oublier. Le vert et la lumière, les longues histoires de Monsieur qui nous font entrer dans les secrets de la nuit, les matins calmes qui sentent bon la douceur, le rythme de la pluie sur les grandes feuilles, nos jeux de guerre et nos cris dans la forêt, les grands oiseaux qui glissent au-dessus de l'eau, libres comme nous. J'ai l'impression que tout ça est loin derrière moi. Quelqu'un me l'a ôté. Qui?

Je me gratte la tête comme un fou, jamais mon eczéma ne m'a autant fait souffrir. Pourquoi est-ce que ça ressort tout à coup, comme ça?

C'est un mauvais rêve! Ce que je ne comprends pas, c'est que c'est passionnant. D'habitude, quand c'est passionnant, j'aime ça.

Je me sens en danger et je regarde partout. Jamais Monsieur n'a inventé une histoire comme celle-là. Il y a du monde partout. Des gens étranges avec des drôles d'yeux. Il y a des tapis qui montent et d'autres qui descendent en roulant. Des voix partout, mais je ne comprends rien. C'est comme un vacarme affreux. Il n'y a que la femme de l'avion qui m'accompagne qui dit des choses que je comprenne. Il y a aussi une voix de femme qui vient de nulle part; ça doit être la reine de ce monde. À chaque fois, il y a deux notes de musique claire avant qu'elle parle. Elle doit donner ses ordres. En sortant de l'avion, j'ai vu un peu de ciel, il ressemble à du fer. Ce n'est pas le vrai ciel ici. Et ce n'est pas un vrai monde.

Où vont tous ces gens bizarres? Je voudrais remonter dans l'avion, m'en retourner. Je ne l'aimais pas beaucoup l'avion, mais au moins il venait de chez moi. Si je le perds, je ne pourrai plus jamais repartir. Et toutes ces odeurs! J'ai mal au cœur. Si au moins je pouvais me réveiller, au milieu des autres, sur mon tatami. Je pourrais voir la lune ou le soleil. Ici il n'y a que des lumières. Des lumières qui rendent ma peau un peu verte. C'est sûr que je vais vomir avant longtemps!

Il n'y a qu'une chose qui ne soit pas trop moche, c'est le bruit. Il y a tellement de bruits étranges et divers que c'en est presque une musique. Ça évite de penser longtemps à la même chose. À cause de tous ces bruits, je regarde partout autour de moi sans pouvoir me contenter. C'est comme ma faim perpé-

tuelle dont je ne peux jamais venir à bout. Dans l'avion ils m'ont donné tout ce que je voulais, j'ai rêvé de repas comme ça depuis aussi loin que je peux me souvenir, mais je me suis aperçu qu'on a beau manger tant qu'on veut, on n'est jamais satisfait. Il manque encore quelque chose. Je me demande bien quoi.

Je pense à tout ça pour m'empêcher de penser à ce qui m'attend. Si la femme de l'avion ne me tenait pas si fort par la main, je me sauverais. Je me sens vraiment en danger et il n'y a aucun de mes jeux qui m'ait appris à faire face à cette menace. Est-ce qu'ils me retrouveraient si je courais vite vers l'avion et que je me cachais sous un siège? Peut-être qu'avec leurs yeux bizarres ils peuvent voir partout? Une chose est sûre, ils portent un parfum qui me donne mal au cœur! Leurs visages me font peur, je n'arrive pas à savoir à quoi ils peuvent penser. Peut-être qu'ils ne pensent pas? qu'ils ne sont pas de vraies personnes? Et si on devenait comme eux, une fois mort? Peut-être que dans le fond ils ont dit la vérité et que mes parents m'attendent vraiment quelque part?

Maman... Je ne la connais pas, mais d'y penser, ça me fait mal partout. J'ai comme un grand vide partout. Ce serait tellement bien...

Non, ce n'est pas maman! Je le savais qu'ils mentaient, je le savais que c'était un piège. Pourquoi? Qu'est-ce que j'ai fait de mal?

Il y a bien une grosse femme qui me tend les bras, mais je ne la connais pas, je ne l'ai jamais vue et je voudrais ne pas avoir à la connaître davantage. Pourtant c'est bien vers elle que me pousse la femme de l'avion. Et c'est à moi que cette inconnue adresse un sourire d'affiche.

J'ai l'impression que ce n'est pas vrai, que tout va s'arrêter et reprendre enfin comme avant. Ça ne se

peut pas que cette femme que je n'ai jamais vue ait pu dire qu'elle était ma mère. Il y a une erreur quelque part, quelqu'un va réparer ça.

Je ne veux plus quitter la femme de l'avion à présent. Au moins, elle, elle sait d'où je viens. Elle peut m'y ramener. Si je la laisse s'en aller, je suis perdu. Il y a une grave erreur et personne ne s'en rend compte.

La femme m'attire contre elle. C'est mou, je n'aime pas ça. Elle pue le parfum, elle aussi. Elle parle, mais je ne comprends rien. Elle doit bien se rendre compte qu'elle n'est pas ma mère, on ne peut même pas se comprendre. Elle me présente à ceux qui l'entourent. L'homme est un peu moins bizarre, il pourrait presque venir de chez nous, mais il y a quatre enfants très blancs qui me regardent attentivement comme si j'étais un animal étrange. J'ai l'impression qu'ils ne m'aiment pas. Je vois de l'ennui et du reproche dans leurs yeux. Est-ce que tous les enfants ici sont comme ça? J'ai l'impression qu'ils ne sont pas tout à fait vivants; je les imagine mal courir dans la forêt en criant avec une mitraillette en bois. Où est la mienne, au fait?

Il faut que je leur prenne la main et que je la secoue. Pour quoi faire? Qu'est-ce qu'ils ont à voir avec moi? L'homme me pose une main sur l'épaule et me parle. Pourquoi s'imagine-t-il que je comprends ce qu'il dit? Comment lui expliquer qu'il y a une erreur?

La femme de l'avion m'abandonne! Je veux la retenir mais elle me dit que tout va bien maintenant, que je suis avec mes parents.

— C'est pas eux! Me laisse pas! Ramène-moi chez nous, je veux pas rester là avec eux!

— Mais il le faut, Yong, ils sont là exprès pour toi. Ils vont s'occuper de toi maintenant.

— Non! Non! Ils sont moches, ils puent et ils ont pas l'air vrais. Je veux pas rester!

Sans me répondre, elle sourit à la femme, bredouille quelques paroles incompréhensibles et commence à s'éloigner. Je crie et la grosse femme blanche me retient par le bras. Je sens ses gros doigts autour de mon poignet. Ils me font mal. Pourquoi est-ce qu'elle m'empêche de repartir chez nous? Elle est trop forte pour moi, je vais être obligé de la mordre si je veux qu'elle me laisse aller.

Elle a crié. Ses yeux sont grands ouverts et sa bouche est comme celle d'un poisson. Les enfants me regardent maintenant comme si j'étais un monstre. Je voudrais me trouver ailleurs.

Je n'ai rien demandé, moi. Je ne veux pas être là avec eux qui ne savent même pas parler comme il faut. Qu'est-ce qu'ils vont faire s'ils m'emmènent avec eux? Si mes amis étaient là, ils leur sauteraient dessus pour me libérer, pour me ramener chez nous.

La femme regarde sa main, je crois qu'elle hésite en me regardant. J'espère bien que je lui ai fait assez peur et qu'elle va me laisser repartir. Mais non! Elle me sourit et pose sa main sur mon épaule? Pourquoi est-ce qu'elle fait ça puisque je viens de la mordre? Ces gens-là ne sont pas normaux.

La grosse femme me montre les enfants et me dit des mots. J'imagine que ce doit être leurs noms. Des noms qui ne ressemblent à rien. Voilà qu'elle me reprend la main et l'enfouit dans la sienne. Je ne vois plus nulle part la femme de l'avion. Je suis perdu.

Quand elle s'adresse à moi, la femme ne cesse de dire «Mathias... Mathias...»; je suppose que c'est un mot gentil. Peut-être après tout qu'il vaut mieux se montrer gentil, ils me laisseront peut-être repartir. Je me montre du doigt et leur dis mon nom:

– Yong. Yong Sub...

La femme secoue la tête en riant.

— Mathias, répète-t-elle.

Je m'apprête à lui répondre que oui, Yong Sub est *Mathias*, mais je me demande aussitôt si Mathias ne serait pas le nom qu'elle croit être le mien.

— Mathias, dit-elle encore.

Je secoue énergiquement la tête et lui dis une nouvelle fois mon vrai nom.

Les enfants se regardent entre eux d'un air découragé. Qu'est-ce que j'ai qui ne leur plaît pas? Et qu'est-ce qu'ils ont à voir avec moi?

Je ne me pose pas la question longtemps, voilà qu'elle me tend un énorme gâteau. Comment a-t-elle deviné que j'avais tout le temps faim? C'est un gros gâteau plein de crème. Ça a un goût nouveau, mais c'est très bon. Je dois avoir de la crème tout autour de la bouche, car ils se mettent tous à rire.

Je ris à mon tour. Rire et faire rire, c'est ce que j'aime le plus, après les gâteaux.

\*\*\*

Nous sommes sortis de l'immense bâtiment et nous nous trouvons le long d'une drôle de rue pleine de voitures étranges. Que des voitures, pas de vélo! Il y a une odeur lourde qui flotte dans l'air, mais elle n'est pas très différente de celle qu'il y avait autour de l'avion à Séoul. C'est peut-être l'odeur des avions.

J'ai récupéré mon écureuil et mon sac d'affaires. Je suis content de le retrouver, c'est mon ami animal. Je me sens un peu moins seul. Lui aussi doit trouver que c'est un drôle d'endroit. Moi, je trouve que ça manque de couleur. C'est gris par terre, gris sur les murs et gris dans le ciel. Les gens aussi sont gris. J'ai hâte de repartir dans la couleur.

La grosse femme m'a redonné un autre gâteau. Un

gâteau long avec du chocolat brillant dessus et plein de crème au chocolat à l'intérieur. Je le mange presque tout d'un coup. C'est bon et ça enlève le mal de cœur le temps que ça passe.

Nous entrons dans une voiture blanche. Il y a des explications entre les enfants et la grosse femme. Je ne sais pas ce qu'ils disent, mais j'imagine qu'ils veulent tous une place spéciale. Moi, j'aurais bien aimé être devant pour voir, mais, sans que je puisse résister, la femme m'a attiré en arrière et sur ses genoux. Pour qui me prend-elle! Je ne suis pas un bébé! Il n'y a que les bébés qui sont assis comme ça sur les genoux d'une femme. Je voudrais me débattre, mais elle me donne un autre gâteau. Je ne peux pas résister à cela.

Il fait chaud sur ses genoux. Elle n'arrête pas de m'entourer de ses bras énormes. Elle me colle ses lèvres humides sur la joue sans arrêt et chaque fois ça fait un bruit qui me fait mal aux oreilles. Dans le rétroviseur en avant, j'aperçois le regard de l'homme qui m'observe souvent. Parfois il se tourne et il me sourit comme si on avait fait quelque chose ensemble qui n'appartiendrait qu'à nous deux.

Ils se sont trompés de personne et ils ne s'en rendent pas compte. Ils doivent être complètement fous.

Nous avons passé une ville étrange où tout le monde a l'air malade. Ça doit être une ville-hôpital ou une ville-prison, car personne n'a l'air content. J'espère bien qu'ils ne vont pas me laisser là! Du doigt, la femme m'a montré au loin une grande tour de fer qui monte dans le ciel. Je ne vois pas ce qu'elle y trouve de beau, elle est toute rouillée. Je suis sûr que si elle était chez nous, elle serait en couleurs. Et puis, moi, si j'avais une tour comme ça, j'y accrocherais des dragons de tissus qui voleraient au vent. Ça serait joli.

Mais ça se peut que ce soit une tour pour les gardiens qui surveillent tous les prisonniers...

J'ai trop chaud, assis sur cette femme. Elle est toute molle et j'ai un peu l'impression qu'elle va m'engloutir. Et puis je suis fatigué, je voudrais bien retrouver mon tatami pour dormir...

Je ne sais pas combien de temps j'ai fermé les yeux; ce que je sais, c'est que ce n'est plus la grande ville. Maintenant, autour de la route, il y a une espèce de campagne morte avec des bâtiments morts, eux aussi. Le vert est fade et il n'y a pas de lumière. Ça ressemble à une terre dans un cauchemar et, visiblement, les plantes ne poussent pas beaucoup par ici. Quelques arbres qui ont l'air figés dans la tristesse, de la terre brune et de l'herbe sans force. J'espère qu'on ne s'arrêtera pas là non plus. J'aime les plantes. Dans mon sac, j'en ai quelques-unes que j'ai fait sécher.

La femme a ôté ma chemise et montre aux autres les cicatrices de brûlures que j'ai dans le dos, sur ma main et mon bras droit. Ils observent tous avec des yeux curieux et me regardent comme si ça pouvait encore me faire mal. Je ne me rappelle même pas ce que j'ai eu. C'était il y a trop longtemps.

Elle m'énerve avec ses mains qui n'arrêtent pas de me tripoter! Comment lui faire comprendre que je ne suis plus un bébé et que je ne lui appartiens pas?

Des gestes comme ceux-là, il n'y aurait que ma mère qui en aurait le droit. Quand je suis malheureux, comme maintenant, j'essaye parfois de me la rappeler, mais c'est trop loin, je ne la revois pas. À peine entends-je une voix infiniment douce qui chante comme le clapotis clair d'un ruisseau. Puis il y a eu un grand boum et je n'ai plus jamais entendu la voix.

Après, j'ai eu faim et je n'ai plus pensé qu'à manger. J'ai oublié tout le reste.

Voilà que le mal de cœur revient. Ça doit être leur odeur de lait sur. Je voudrais bien descendre un peu de cette voiture et respirer de l'air. Si ça continue, je vais renvoyer partout sur eux et ils ne seront pas contents.

Je fais signe que je veux descendre, mais elle secoue la tête et me serre encore plus fort. Je me débats: il faut que je descende. Quand j'essaie de me dégager, ma tête heurte son menton. La femme lâche un cri aigu. Dans le rétroviseur, le regard de l'homme ne rit plus du tout. Il me fait peur, je veux descendre et les quitter tout de suite. Je ne sens rien de bon avec eux.

Comme je crie et me débats de nouveau, pour la première fois de ma vie, je reçois une gifle sur la joue. Il m'est arrivé une fois de voir quelqu'un en recevoir une, mais c'est la première fois que ça m'arrive à moi. Je n'ai pourtant rien fait de mal! L'autre, il avait à moitié étranglé sa petite sœur en voulant jouer aux pendus, mais moi?

Je ne bouge plus. J'ai fermé les yeux et c'est à peine si je respire. Je voudrais bien comprendre ce qui m'arrive. Pourquoi est-ce que le gros avion s'est posé dans cette vie triste où des gens qui sentent mauvais me forcent à m'asseoir sur leurs énormes cuisses et me tapent parce que j'ai mal au cœur?

\*\*\*

La voiture s'est garée près d'un gros immeuble dur et fermé. C'est curieux, il n'est pas vraiment gris, mais, comme le reste, il le paraît. Depuis que je suis monté dans cet avion, j'ai l'impression que quelqu'un a fermé une lumière dans ma tête. Je regarde autour, un peu surpris que l'air ne soit pas mauvais à respirer. Non, l'air est un peu frais, mais assez léger. Au moins, l'air

n'est pas mauvais. Je m'attendais un peu à ce que dehors ça sente le cachot. Je n'ai jamais été dans un cachot, mais je peux imaginer comment ça sent. Il y a des choses, comme ça, qu'on ne connaît pas mais qu'on sait d'avance.

On entre... Mes yeux se posent partout. Ils voudraient tout voir et tout comprendre. Il y a ici plein de choses que je ne connais pas. Ça me fait un peu peur et en même temps ça me passionne.

Je comprends que la grosse femme molle, l'homme un peu de chez nous et les enfants pâles forment une famille, et que cette maison doit être la leur. Ce que je ne sais pas, c'est ce que je viens y faire.

Suivie de tous les autres, la femme me montre les pièces les unes après les autres. Je n'arrive pas à comprendre à quoi la plupart peuvent servir. Dans une grande pièce avec des espèces de coussins solides, un des garçons va toucher à une grosse boîte d'où sortent soudain des images. Je n'en ai encore jamais vu, mais je devine que c'est ça, une télévision. Des amis en ont déjà vu et ils m'en ont parlé. Ils m'ont dit qu'on pouvait y écouter des histoires comme celles de Monsieur, mais qu'en plus il y avait les bruits et les images. Dans le fond, de voir ça, ça valait le voyage. Quand je vais le leur dire...

Non, c'est vrai, ils sont très loin maintenant. Je ne pourrai pas leur en parler. Je ne pourrai peut-être même plus jamais?

J'aurais bien voulu rester devant la télévision où les images bougent plus vite que la vraie vie, mais la grosse femme vient de me faire asseoir près d'elle autour d'une table où tout le monde est réuni.

Chacun a la tête penchée et les mains jointes. Je ne sais pas de quoi il est question, il n'y a que la femme qui parle et j'entends plusieurs fois le mot Mathias. J'ai

l'impression que c'est une cérémonie. Je regarde autour de moi sans voir Bouddha. C'est sans doute autre chose.

Il y a deux grands plats sur la table, l'un avec des légumes que je ne connais pas et dont l'odeur ne me dit rien qui vaille, l'autre avec un gros poulet tout doré. Ça, je connais, j'en ai mangé une fois. Je me demande ce qu'ils attendent pour se servir plutôt que de rester les mains jointes et la tête basse. Et puis, quelle position pour manger! Ils ont placé un gros livre et un coussin sur une chaise pour que je sois au même niveau que les autres. Je regarde toute cette nourriture. C'est drôle, ils ne boivent pas le thé sacré en mangeant.

Ça y est, la grosse femme a pris des instruments inquiétants et la voilà qui coupe le poulet en morceaux. J'en imagine déjà le goût dans ma bouche et je tends la main. Elle fait signe que non et je ne comprends pas pourquoi. Je n'y ai pas droit?

Je me suis trompé; elle en dépose un morceau dans l'espèce de grand bol plat qui est devant moi. Je m'apprête à prendre la viande, décidé à n'en faire qu'une bouchée; une nouvelle fois, elle m'en empêche et me montre le couteau et l'autre instrument de chaque côté du grand bol sans rebord. Qu'est-ce qu'elle veut que j'en fasse?

Elle me fait signe de la regarder et me montre quoi faire avec les instruments. Ça paraît simple. J'essaie, mais ce n'est pas si facile. Non, tout compte fait, je préfère avec les mains. Une nouvelle fois elle m'en empêche. Elle me montre comment tenir le couteau et l'autre machin. Ce n'est pas facile du tout; comment veut-elle que j'y arrive? J'ai appris à manger avec les mains, moi. On prend la nourriture dans la main gauche et, sans jamais mettre les doigts dans la bouche

qui est impure, on pousse le manger entre les lèvres. C'est comme ça que j'ai appris à manger. Pourquoi est-ce que ce n'est plus comme ça ici? Eux, ils poussent leur nourriture d'un instrument de métal, ils essuient leur assiette avec du pain et ils portent un grand carré de tissu dans le col, avec lequel ils se tamponnent la bouche.

Je m'apprête à me fâcher, mais mes gestes font rire les autres. Je le vois bien, même s'ils mettent la main devant la bouche pour le cacher. C'est curieux de se cacher pour rire!

J'ai envie de rire avec eux, mais la femme, avec des gestes un peu secs, me force à tenir les instruments à sa façon. Je les pose, je veux manger avec les mains. Elle fait non de la tête et ses yeux n'ont pas l'air commode. Tant pis, je ne vais pas gâcher du poulet pour faire le fou avec des instruments... Je n'ai pas le temps de prendre le poulet, elle retire le grand bol plat qui le contient et le place devant elle. Veut-elle ma part? C'est arrivé autrefois que des plus forts aient volé mes biscuits, mais à la longue, on s'entraidait les uns les autres pour ne pas se faire voler le manger par des plus forts. Deux petits valent souvent mieux qu'un grand, et si ce n'est pas assez, eh bien on se met à trois. Mais ici, je suis tout seul. Il n'y a aucun des enfants autour de la table qui visiblement va m'aider à récupérer le morceau de poulet.

Encore une fois, la grosse femme me montre comment tenir les instruments. Je comprends qu'il faut que je fasse comme elle si je veux manger de ce poulet. Je ne comprends pas du tout pourquoi elle veut me forcer à faire quelque chose que je n'aime pas. Jamais personne ne m'a fait ça. C'est comme si on voulait m'enlever un morceau de moi. Je me demande si je ne dois pas me passer de poulet.

Je tiens quelques instants, mais le poulet paraît trop bon. Je vois les autres qui mâchent et j'entends la peau rôtie qui craque entre leurs dents. Non, ce serait trop bête de laisser passer ça! Je regarde comment elle fait et je prends les instruments dans mes mains. Le grand bol revient devant moi. Ces gens-là aiment se donner du mal, c'est pas possible! Et pourquoi est-ce qu'il faut mettre la main devant sa bouche quand on bâille?

La grosse femme veut mettre des légumes dans mon espèce de bol, mais je fais non de la tête. Ces machins jaunes et verts ne me disent rien du tout. Elle ne m'écoute pas et remplit presque mon récipient. Je grimace et ça paraît la fâcher. Pourquoi? C'est moi qui décide de ne pas manger, pas elle. Je ne la prive de rien, pourquoi est-ce qu'elle veut me forcer?

Aucun encouragement de nulle part autour de la table. On dirait bien qu'il faut que je mange ce qu'elle m'a donné. C'est la première fois que je refuse quelque chose à manger et ça me vaut des yeux menaçants; je n'y comprends plus rien. S'ils aiment ça tant que ça, pourquoi est-ce qu'ils ne prennent pas ma part? Je la leur laisse, moi.

Je suis resté tout seul avec mon grand bol plein de leurs légumes qui sentent bizarre. Tous les autres ont fini et la grosse femme a apporté un gros gâteau plein de crème. Ça, s'ils veulent que j'en mange, il n'y a pas de problème. Je peux même tout manger s'ils le veulent.

Ils ne savent pas ce qu'ils veulent! Je viens de montrer le gâteau du doigt et la grosse femme a fait signe que non. J'ai regardé l'homme, lui aussi a fait non. Je commence à comprendre, ce sont des mauvais esprits! Ils voyaient que j'étais heureux avec mes amis dans l'autre vie et ils m'ont fait venir exprès dans celle-là pour me torturer. Ça doit être des esprits inférieurs qui ne trouvent du plaisir qu'à faire souffrir. Je me

rappelle que Monsieur nous a dit que ça faisait partie de la vie.

Encore avec des gestes, la femme me fait comprendre que si je mange les légumes, avec les instruments, je pourrai ensuite avoir du gâteau. Je regarde mon récipient. Non, décidément, ça n'a pas l'air bon. Je porte un morceau de légume jaune à ma bouche... C'est pâteux... Non, ce n'est pas vraiment mauvais. Je vais essayer de tout manger pour avoir du gâteau.

Ils me parlent et me parlent et je ne comprends rien. C'est de plus en plus fatigant. Plus encore de ne pas pouvoir se faire comprendre. Maintenant nous sommes tous assis dans la pièce où il y a des coussins durs et il est de nouveau question de Mathias. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire?

La grosse femme a pris un livre, a regardé dedans et, en détachant les mots, elle me dit:

— Moi, ton nouveau (et un charabia que je ne comprends pas).

Je fais signe que ça ne veut rien dire; ça semble l'énerver. Elle regarde de nouveau le livre, chuchote entre ses lèvres puis essaie de nouveau:

— Moi... ta... nouveau... mère...

— Non!

Non, il n'est pas question qu'elle soit ma mère. Ma mère est morte. Je l'aurais aimée si je l'avais connue, mais maintenant elle n'est plus là et je n'ai pas besoin d'une remplaçante. La grosse femme comprend que je ne veux pas d'elle comme mère et en semble fâchée. Elle parle avec l'homme qui hausse les épaules. Je ne sais pas ce qu'il lui a dit, elle me fait un petit sourire triste. Je veux lui faire comprendre que moi j'y suis pour rien dans toute cette histoire. Je n'ai rien demandé.

Nous sommes dans une pièce où se trouvent deux espèces de tatamis superposés. La femme me fait comprendre que celui du bas est pour moi, et celui du haut pour le plus jeune des garçons; il a environ mon âge. Je vois bien que ça ne fait pas du tout plaisir à ce dernier et moi je voudrais retrouver la salle où je dors avec tous mes amis.

Tout à l'heure, dans une autre pièce où l'on se lave, tout le monde près de la porte, il a fallu que je me déshabille et que je rentre dans une baignoire d'eau chaude où flottaient des petits canards en plastique jaune. Devant toute la famille, comme si je me donnais en spectacle, elle a pris un morceau de tissu épais et elle m'a frotté avec du savon qui sentait les fleurs. Elle n'a été contente que lorsque j'ai été tout rouge, mais ce n'était pas désagréable. Puis elle m'a donné une brosse pour que je frotte mes dents avec une pâte qui brûlait la langue. J'ai recraché tout plusieurs fois, mais à chaque fois elle en remettait sur la brosse. J'ai fini par tout avaler pour la contenter, mais ça ne lui a pas plu non plus. Je ne comprends pas ce qu'elle veut. Si au moins elle pouvait parler normalement!

Tout à l'heure, elle m'a fait enfiler une espèce de petit costume léger. J'imagine que c'est un vêtement pour dormir. Tout est tellement compliqué ici!

Elle m'installe dans l'espèce de tatami épais, pose ses lèvres humides sur mon front avant que je puisse l'éviter, et va vers la porte où elle éteint la lumière. Elle parle; elle doit me souhaiter une bonne nuit. Je lui en souhaite une aussi et j'espère que demain je vais me réveiller chez nous.

Le silence a vite envahi la maison. Je n'entends plus rien. J'ai l'impression qu'il n'y a que moi qui ne

dors pas. Comment dormir, aussi, sur ce tatami ridicule? Sans faire de bruit, je vais m'allonger sur le plancher. Comme ça, c'est mieux, même s'il n'y a pas, ici, de rondin lisse pour y poser la nuque.

Par la fenêtre, j'aperçois un morceau de la lune. Enfin ça y ressemble, mais je vois bien que ce n'est pas la même que chez nous. Là-bas, c'est une lune plus vivante, plus belle. Celle-ci est tout engourdie, comme le reste. En parlant de la nôtre, Monsieur disait qu'elle était blanche parce que les dieux y avaient versé du vin blanc, tout comme le soleil est rouge parce que les dieux y versent du vin rouge. Mais cette lune-ci, on dirait de la cendre refroidie.

Parfois j'entends au loin des bruits de voiture. C'est un complet mystère que cette vie que je ne connaissais pas. La nuit non plus n'est pas comme chez nous. Ici elle ne me parle pas, on dirait qu'elle cache quelque chose. Je n'entends que le murmure grave des esprits qui rôdent ici depuis très, très longtemps. Ils sont inquiétants, ils n'ont pas vécu pour la joie, seulement pour la force.

Je secoue la tête; je ne veux pas appartenir à cette vie qui ressemble à la mort! Elle est trop sombre, trop dure! Comment vais-je retourner à l'autre?